

F E U I L L E T O N

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

XXVI

La société des morts.

(Suite.)

— Mes pauvres enfants, votre douleur m'arrache des larmes, dit le vieillard d'une voix émue : mais je ne puis vous donner de consolation. Réfléchissez, avant de me blâmer, et demandez-vous de quoi je vous ai sauvés. Mais vous ne savez pas, vous ne pouvez soupçonner à quelle mort hideuse une atroce tyrannie vous avait condamnés. Si vous vous en doutiez, vous vous jeteriez à mes pieds et vous m'adoreriez comme un sauveur. L'emprisonnement pour la vie, la séparation à jamais du monde que vous regrettez tant, tout cela n'est rien en comparaison du supplice effroyable auquel je vous ai soustraits. Rassemblez toutes les horreurs que votre imagination pourra concevoir, et vous aurez à peine une idée de la mort qui vous était destinée. En un mot, je vous ai sauvés de la statue de bronze !

— Mon Dieu ! vous me faites frémir, dit Conrad, les joues pâles et les lèvres tremblantes.

— Si je vous ai fait le tableau des tortures auxquelles vous avez échappé, reprit le vieil Hubert en donnant plus de fermeté à sa voix, c'est simplement pour vous faire paraître moins sombre la destinée qui vous attend. Car, qu'est-ce qu'un emprisonnement éternel, la perte de son père, de sa mère et de ses amis, la privation du soleil, des fleurs et de toutes les beautés de la nature, en comparaison du supplice qui devait être le vôtre ? et, mes jeunes amis, pour que vous puissiez apprendre à apprécier la vie, même dans ce tombeau, et vous assurer de la vérité de mes paroles, je vais vous révéler et vous expliquer les horribles mystères de la statue de bronze et du baiser de la Vierge. Venez !

Hubert prit la lampe et retourna par la chambre circulaire, sous la sombre voûte où se dressait l'image colossale de la Vierge.

Dix minutes se passèrent ; et, au bout de cet intervalle, les deux jeunes pages revinrent dans l'appartement, pâles, hagards, et en proie à une telle épouvante que leurs traits, naturellement beaux, étaient presque hideux.

Ils ressemblaient à des cadavres galvanisés, et tremblaient d'horreur et d'effroi.

Replaçant vite la lampe sur la table, Hubert leur versa à chacun une coupe de vin qu'ils avalèrent.

La couleur revint alors lentement à leurs joues et à leurs lèvres, et ils perdirent peu à peu cet air qui leur donnait l'apparence d'idiots.

L'interlocuteur aussi était pâle et agité ; et il s'écoula plusieurs minutes avant qu'aucun d'eux fût en état de parler.

— Grand Dieu ! murmura enfin Conrad, est-il possible que je sois éveillé, que ce ne soit pas un cauchemar !

— Hélas ! non, c'est une affreuse réalité, dit Lionel avec une extrême amertume ; et ce que Hubert nous a montré et dit est également une épouvantable vérité. Soyez béni, ô vous qui nous avez sauvés d'un aussi affreux trépas, s'écria-t-il en embrassant le vieillard, exemple qui fut suivi par Conrad. Dussions-nous vous servir jour et nuit, être vos esclaves jusqu'au moment où la main de la mort s'appesantira sur nous, nous ne nous acquitterions jamais de la dette de reconnaissance que nous avons aujourd'hui contractée envers vous.

— Oui, dit Conrad, nous devons nous estimer heureux de notre sort. Ne craignez donc pas que jamais des murmures s'échappent de nos lèvres ; ce sera le cœur comparativement content que nous entrerons dans cette association dont vous nous avez parlé, dans cette association composée de tous ceux que vous avez sauvés de la vengeance de la statue de bronze.

— Mais si parfois nous avons l'air triste, dit Lionel, vous savez, Hubert, que la cause en sera au regret de ne pouvoir informer notre maître et nos parents que nous vivons toujours, quoique condamnés probablement à ne jamais plus les revoir.

— Hélas ! mes jeunes amis, répliqua Hubert en l'interrompant, je vous ai déjà expliqué pourquoi il est impossible de vous permettre la moindre communication avec ceux que vous aimez, et qui pleureront votre disparition. Vous devez rester morts au

monde sous tous les rapports, morts pour tous excepté pour ceux que vous rencontrez dans ces murs.

En ce moment, une des portes latérales s'ouvrit, et les pages eurent un tressaillement d'effroi. Ils s'imaginèrent qu'ils allaient être soumis à de nouvelles horreurs en voyant paraître une grande femme, vêtue en blanc et pâle comme un cadavre.

— Vous voyez l'excellente dame dont la bienveillance a sauvé tant de malheureux de la vengeance de la statue de bronze, exclama Hubert.

Lionel et Conrad regardèrent une seconde fois cette femme, dont ils avaient tout d'abord détourné les yeux en frissonnant. Ils reconnurent que, quoique très-pâle, elle conservait encore les traces d'une grande beauté, et que ses traits avaient une expression charmante de douceur et d'amabilité.

Sa robe, blanche comme la neige et qu'on prenait tout d'abord pour un linceul, était de flanelle ; et dans toute sa personne régnait une dignité pleine de tristesse et de mélancolie.

— Mes enfants, dit la dame blanche d'une voix touchante, je ne vous dis pas que vous êtes les bienvenus ici, parce que cela ressemblerait à une moquerie. Mais je veux vous donner l'assurance que toute la bonté possible vous sera témoignée. Oui, jusqu'à ce que la mort ou une heureuse délivrance...

Elle s'arrêta, des soupirs l'empêchèrent de continuer : et les deux pages, tombant à ses pieds, prirent ses mains pâles et amaigrées, et les portèrent respectueusement à leurs lèvres.

— Madame, ne vous abandonnez pas au chagrin, dit Hubert d'un ton mêlé de vénération et de supplication : espérons que la mission dont est chargée cette jeune fille...

— Oh ! que ne puis-je partager votre confiance, mon fidèle ami ! dit la dame blanche en interrompant Hubert, en même temps qu'elle forçait doucement les pages à se relever. Puis elle ajouta solennellement : — je sais bien que le Ciel a souvent recours à ses serviteurs les plus humbles pour l'exécution de ses merveilleux desseins ; et, malgré des années d'affliction, j'ai encore en Dieu une foi si illimitée qu'il y a des moments où je me prends à espérer, ces moments qui contrastent étrangement avec mes heures de tristesse et d'angoisses.

— Oh ! madame, ne parlez pas de chagrin et d'angoisses ! exclama Lionel avec passion ; parlez-nous plutôt d'espérance et de l'avenir ! Il me semble déjà que vous êtes l'arbitre de nos destinées.

— Oui, l'espérance est partout ! dit la dame blanche. Pour le marin que les vagues vont engloutir, pour le malheureux qu'une avalanche va écraser dans sa chaudière, pour le voyageur qui va dans les ténèbres se jeter dans le précipice, pour le criminel condamné à périr, oui, pour tous et chacun il y a de l'espérance ; et ce serait un blasphème, une impiété d'affirmer que pour nous il n'y en a plus !

Ni Hubert ni les pages n'eurent le temps de repliquer : les quatre portes de ce côté de l'appartement faisant face à celle par où la dame blanche était apparue s'ouvrirent, et trente hommes en sortirent.

Ils étaient tous vêtus de noir : jeunes et vieux avaient la figure creusée par le chagrin, mais à des degrés différents. Tous paraissaient être pieusement résignés.

Ils s'avancèrent vers la dame blanche, et la saluèrent avec le plus profond respect. Elle leur présenta Lionel et Conrad, et sut trouver quelques paroles touchantes. Le plus âgé de la compagnie embrassa les deux pages, en leur témoignant la plus vive sympathie ; et, en se mêlant au groupe, ces derniers reconnurent les trois frères qui remplissaient le rôle d'exécuteurs.

Soudain les portes s'ouvrirent de l'autre côté de l'appartement ; et dix-huit ou vingt femmes apparurent, vêtues de blanc comme celle qui semblait être leur reine.

Un repas abondant, mais simple, fut alors servi sur la table, à laquelle chacun s'assit à une place désignée d'avance.

Lionel et Conrad furent frappés de la façon admirable dont les convenances étaient observées, et ils écoutèrent avec admiration les conversations édifiantes qui occupèrent les convives durant le repas.

XXVI

Comment Blanche entra dans le château de Frague.

Nous devons maintenant retourner à Henri de Brabant que nous